



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

20 | 2014

Varia

Sarah REY, *Écrire l'histoire ancienne à l'École française de Rome (1873-1940)*

Catherine Valenti



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5168>

DOI : [10.4000/anabases.5168](https://doi.org/10.4000/anabases.5168)

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2014

Pagination : 433-434

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Catherine Valenti, « Sarah REY, *Écrire l'histoire ancienne à l'École française de Rome (1873-1940)* »,

Anabases [En ligne], 20 | 2014, mis en ligne le 01 novembre 2014, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5168> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.5168>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Anabases

Sarah REY, *Écrire l'histoire ancienne à l'École française de Rome (1873-1940)*

Catherine Valenti

RÉFÉRENCE

Sarah REY, *Écrire l'histoire ancienne à l'École française de Rome (1873-1940)*, Rome, École française de Rome, collection de l'École française de Rome 462, 2012, 489 p.
60 euros / ISBN 978-2-7283-0932-0

- 1 Issu d'une thèse brillamment soutenue à l'université de Toulouse-Le Mirail en 2009 sous le titre « Comment on a écrit l'histoire antique à l'École française de Rome (1873-1940) », l'ouvrage de Sarah Rey sur l'EFR constitue un travail pionnier. Si d'autres écoles et instituts français à l'étranger ont déjà fait l'objet d'études et de monographies, jamais ces établissements n'avaient été envisagés sous l'angle original utilisé ici : celui de l'historiographie. Au-delà de l'étude institutionnelle proprement dite, il s'agit en effet pour l'auteur de repérer les caractéristiques et points communs éventuels des bibliographies des « Romains » : les anciens élèves du Palais Farnèse ont-ils une manière spécifique d'écrire l'histoire ? Le passage par Rome induit-il une certaine vision de l'Antiquité, qui serait repérable dans leur production scientifique ?
- 2 Pour répondre à ces questions, le travail de Sarah Rey s'appuie sur des sources variées, et d'abord, en cohérence avec l'approche adoptée, sur les œuvres des « Romains » eux-mêmes. Une lecture exhaustive était évidemment impossible, compte tenu de la vaste période chronologique qui sert de cadre à cette étude, depuis la fondation de l'École en 1873 jusqu'à la date de 1940 où, à cause des débuts de la guerre, l'institution ferme ses portes pour la première fois de son histoire. Ce sont donc des « livres-pivots » qui ont été choisis, ouvrages-phares ayant servi d'étendard à des générations d'antiquisants. Mais l'auteur a étudié aussi la réception de ces œuvres, à travers les comptes rendus qui en ont été faits et leur mention dans des correspondances savantes, à travers également leur postérité – rééditions éventuelles et citation dans des dictionnaires et

encyclopédies récents notamment. D'autres sources, comme les souvenirs et mémoires des anciens membres, viennent compléter ce corpus.

- 3 L'auteur articule son propos en quatre grandes parties, avec Rome comme fil conducteur, qu'il s'agisse de la Rome antique, principal objet d'étude, ou de la capitale contemporaine de l'Italie unifiée, lieu de résidence habituel des élèves pendant leur scolarité. La première partie (« Le choix de Rome ») envisage l'origine des élèves qui rejoignent le Palais Farnèse, et la façon dont l'arrivée en Italie les amène fréquemment à modifier leur projet de thèse. La deuxième partie (« Sortir de Rome ») montre comment la Rome ancienne a parfois été délaissée par les membres de l'École au profit, soit du reste de la péninsule italienne – la « passion étrusque » étant une constante des différentes générations « romaines » – soit du terrain africain qui devient dès la fin du XIX^e siècle l'une des terres d'élection des Farnésiens. La troisième partie (« Rome comme trace ») s'intéresse aux « Romains » après leur passage à l'EFR : comment s'est déroulée la suite de leur carrière, après le retour en France ? Scientifiquement, sont-ils ou non restés fidèles à l'Antiquité romaine ? Enfin, dans une quatrième partie (« L'École comme école »), l'auteur s'interroge sur la cohérence « romaine » : est-il possible de mettre en évidence des terrains personnels et scientifiques communs aux élèves d'une « école » qui ne délivre en réalité aucun enseignement au sens propre du terme ? À travers ces quatre parties, et les questions qu'elles soulèvent, les éléments relevant de l'étude purement prosopographique – formation des élèves en amont de leur séjour italien, constitution d'un « esprit romain », *cursus honorum* universitaire après la scolarité au Palais Farnèse – font apparaître de fortes similitudes avec les membres d'autres établissements français à l'étranger, en particulier ceux de l'École française d'Athènes, ce qui n'est guère surprenant compte tenu des liens entre les deux institutions – l'École de Rome n'ayant été envisagée au départ que comme une « annexe » de l'ainée athénienne, fondée en 1846 : à l'EFR comme à l'EFA, les élèves se connaissent depuis Paris et l'ENS de la rue d'Ulm, ils sont repérés et encouragés par des maîtres influents – revient à plusieurs reprises ici la figure, d'ailleurs passablement ambiguë, de Jérôme Carcopino –, puis, de retour en France après le séjour italien, poursuivent de brillantes carrières universitaires qui culminent souvent avec leur élection à l'Institut. Enfin, en Italie et dans les colonies du Maghreb tout comme en Grèce, l'archéologie de terrain, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, est également le lieu d'une affirmation scientifique face à la domination des Allemands.
- 4 La véritable originalité de l'ouvrage réside ailleurs, précisément dans cet angle d'approche historiographique que s'est fixé l'auteur. Même si la bibliographie « romaine » est vaste et protéiforme, même si les membres se divisent souvent de part et d'autre de lignes de fracture politiques et religieuses, et si de vives controverses les divisent parfois – on pense à la violente polémique à propos de Cicéron, qui oppose en 1949 deux « Romains » qui se sont côtoyés à l'EFR au début du XX^e siècle, Jérôme Carcopino et André Piganiol –, il n'en existe pas moins, ainsi que le démontre Sarah Rey, une façon de faire de l'histoire propre aux anciens Farnésiens, et des objets historiques qui apparaissent comme spécifiques aux « Romains » : leurs thèses en particulier témoignent des mêmes qualités, qui se retrouvent au fil des générations – solidité, érudition, complexité de l'appareil critique – et d'un intérêt constant pour des sujets semblables : l'histoire du droit et des institutions, et l'histoire religieuse. À l'inverse les Farnésiens, depuis les dernières décennies du XIX^e siècle jusqu'au milieu du XX^e, partagent les mêmes repoussoirs : ils ignorent pendant longtemps l'Antiquité

tardive, et se tiennent en général à l'écart de l'histoire économique et sociale. En mettant ainsi en évidence ces lignes de cohérence, au-delà des divisions ponctuelles, l'ouvrage de Sarah Rey apporte une contribution non négligeable à la construction d'une archéologie des savoirs.

AUTEURS

CATHERINE VALENTI

Université de Toulouse - Jean Jaurès (UT2J)

catherine.valenti@tlse2.fr